

Prologue

En 1979, une poignée d'individus crée une association, La NEE, qui, 35 ans et quelques réincarnations juridiques plus tard, aura créé *de facto* un organisme bancaire. Curieusement, aucun n'est un spécialiste de la finance. Ils sont pédagogues, professeurs, parents d'élève, journalistes, ingénieurs... et, pour eux, l'argent doit d'abord servir à relier les hommes. Ils pensent qu'il y a mieux à faire que de critiquer le système bancaire : c'est de le subvertir en y cultivant une autre semence, une autre manière d'être banquier, une façon qui permette de se réapproprier l'argent. « Faire, disent-ils, des choses sensées avec l'argent ». Ils appellent cela une nouvelle économie fraternelle.

Si ces personnes se sont rencontrées au sein de cercles anthroposophiques et qu'elles partagent une approche du monde et des hommes fortement inspirée par la pensée de Rudolf Steiner, elles ne conçoivent certainement pas leur action comme une réponse particulière aux seuls besoins des institutions dans lesquelles ils sont investis et qui sont issues des mêmes inspirations. Leur action, ils le savent d'emblée, est porteuse de sens et d'effet pour tous. En tirant le fil de l'argent, ils dévident la pelote de l'économie, définissent la place que doit y tenir l'homme et, plus globalement, se font promoteurs d'une autre manière de concevoir le fonctionnement de la société. Ils aspirent à transformer les choses, et cette transformation repose sur une vision de l'homme qui ne se réduit pas à l'*homo oeconomicus* mû, nous dit-on, par ses seuls intérêts, une rationalité purement matérielle et la maximisation de sa satisfaction personnelle.

Pour que l'argent relie les hommes

Ces banquiers qui n'en sont pas ont une toute autre idée de l'homme. Et lorsqu'ils sont amenés à en parler, ils n'évoquent ni l'utilité, ni l'intérêt individualiste, mais préfèrent parler d'altruisme et de fraternité. Ils citent tout autant les grands économistes que Goethe ou Lévinas. Ils cherchent l'homme dans sa totalité. Et ils remettent l'argent à sa juste place, sans diabolisation mais sans déification non plus. Quelques mots reviennent régulièrement dans les écrits et les paroles des fondateurs de La NEF. Ils sonnent comme une profession de foi en pointillé, jamais codifiée dans un catéchisme rigide, mais toujours perceptible en filigrane de leurs actions et de leurs discours. Ils irriguent toute l'histoire qu'on lira dans les pages qui viennent. Telles des balises sur une mer qui pourrait être dangereuse, ils guident ces navigateurs en eaux financières bien au-delà du simple champ de leur expérimentation. Ils disent l'essentiel de cette aventure dont le reste, même si c'est le plus visible, n'est que péripéties, aléas, contingences, inventions, réactions et constructions. Mais, sans les boussoles que représentent ces mots, ces idées, ces « vérités », tout ce qui en découle ne serait, sinon rien, du moins vain. Leur force vient de là. C'est donc de là qu'il faut partir.

Inspiration

Mystère des origines. Qu'est-ce qui déclenche la mise en mouvement et en action des individus ? Qu'est-ce qui les pousse à imaginer autre chose que ce qui existe ? Qu'est-ce qui les conduit à mener des actions qui les dépassent, à affronter une question, un défi, qui semblent de prime abord disproportionnés aux forces et aux énergies dont ils disposent ? Les motivations sont rarement explicites, concrètes, réductibles à une formule ou une raison. Les fondateurs de La NEF parlent d'inspiration et se sentent portés par une volonté de dépassement qui échappe aux seuls aspects matériels d'un projet. Le chemin qu'ils veulent défricher répond à l'impérieuse nécessité d'agir sur un monde dont ils perçoivent bien les limites et les écueils. Il faut pour cela une bonne dose de liberté, une distance par rapport aux injonctions du conformisme ou du défaitisme ou

bien une impulsion – un désir, une pression, une conviction, une intuition. « Ce qui est agissant, explique Jean-Pierre Bideau, l'un des fondateurs de La NEF, c'est ce que les gens ne disent pas. C'est ce qui les anime qui est parfois conscient, et parfois inconscient. » Il serait facile de baisser les bras. Mais ils sont poussés pour aller de l'avant. Ils ont l'intime sentiment de remplir une mission dont la motivation vient d'ailleurs : une utopie, un rêve, une espérance : « le mirage qui fait démarrer la caravane » comme disait Henri Desroche. Ils conçoivent quelque chose qui répond à une aspiration, mais qui n'est pas qu'un simple artifice d'organisation : c'est une vision qui vient de l'esprit. Quelque chose qui relève bien plus du spirituel que du matériel : il ne s'agit pas de faire une banque, mais de rendre l'humain plus humain, les relations plus fraternelles, le monde meilleur. Difficile en français de trouver le mot précis qui ne colore pas de suite un tel processus de connotations souvent réductrices. En bon germaniste qu'il est, Jean-Pierre Bideau, explique en quoi l'allemand, de ce point de vue, est une langue plus subtile : « En français, quand on dit spirituel, on pense tout de suite religieux. L'allemand dispose pour sa part de deux mots. L'adjectif *geistig* qui a donné *die Geistigkeit* désigne tout ce qui relève de la spiritualité, mais sans l'affubler de cette connotation religieuse que le mot prend dans l'esprit cartésien des Français ; pour parler du religieux, l'allemand emploiera plutôt l'adjectif *geistlich* (qui a donné par exemple *die Geistlichkeit* qui désigne le clergé). On dispose donc de deux notions pour parler de la dimension spirituelle de l'homme, l'une qui renvoie au religieux, l'autre qui n'y renvoie pas. » On pourrait presque dire que La NEF est une *Geistigkeit* en action.

Altruisme

L'aventure de La NEF part d'un postulat qui réfute la vision de l'homme comme un être purement égoïste. Citant Rudolf Steiner, Jean-Pierre Bideau reconnaît la réalité de ce caractère lorsqu'il s'exprime par exemple dans le rapport d'une mère qui protège son petit. Mais il en montre aussitôt le côté négatif si l'on devait étendre

Pour que l'argent relie les hommes

ce comportement « naturel » au fonctionnement de l'ensemble du corps social. Comme disait Emmanuel Lévinas : « La civilisation commence quand tu donnes à l'autre la priorité sur toi-même. » Heureusement, la réalité dément que l'homme ne soit qu'un loup pour l'homme et de nombreux comportements montrent que la coopération prime sur la concurrence et la compétition et que l'altruisme est une attitude plus répandue qu'on ne le dit. Qu'elle est même fondamentale dans ce qui constitue l'être humain dans ses relations avec les autres. Et c'est bien cette conviction, un changement de paradigme pourrait-on dire, qui animait réellement les pionniers de La NEF, comme elle animait, quelques années auparavant, les créateurs de son homologue allemande (la GLS) : « Est-ce que l'altruisme est possible dans le maniement de l'argent, et justement là ? » Ce n'est évidemment pas un hasard, renchérit Jean-Pierre Bideau, si tant d'institutions anthroposophiques s'occupent d'enfants handicapés. Mais ce qui pourrait paraître évident ici (se consacrer aux plus fragiles) vaut aussi là où on l'attendrait le moins : dans le monde de la finance et de l'argent. Or c'est bien là que voulaient agir les promoteurs de La NEF. On se fourvoierait en résumant prosaïquement le démarrage de l'aventure à la nécessité pour quelques écoles en manque de financement de trouver de l'argent. À la base, la question est bel et bien : « Est-il possible de mettre en œuvre un maniement altruiste de l'argent ? » En adoptant son slogan (pour que l'argent relie les hommes), la société financière de la Nef ne s'offrait pas une formule sympathique de communication. Elle affichait en vérité cette ambition première d'utiliser l'outil monétaire comme un facteur de lien, de cohésion et de partage. La NEF se voulait, dès le début, un exercice d'altruisme appliqué.

Expérimentation

D'exercice à expérimentation, il n'y a pas loin dans le dictionnaire, et encore moins dans les faits. Vouloir rendre vivante la démonstration de l'altruisme dans les relations financières peut paraître relever de l'injonction paradoxale ou de la pure utopie. Pourtant c'est

bien de cela que les fondateurs de La NEF veulent faire l'expérience, approuvant en action cette réflexion de l'économiste indien, Prix Nobel de l'économie en 1998, Amartya Sen : « Il est difficile de croire que de vraies personnes pourraient être complètement hors d'atteinte de la réflexion que suscite la question socratique : Comment doit-on vivre ? » Si l'exercice vaut d'être tenté, c'est qu'à leurs yeux, non seulement il est nécessaire, mais qu'il est aussi possible, si tant est qu'on le veuille : « Quand on veut on trouve le chemin, quand on ne veut pas on trouve des raisons. » Le chemin qu'ils emprunteront est d'abord celui de l'expérimentation. Avec une humilité qu'ils estiment être le premier pas pour avancer dans la vie, ils vivent ce qu'ils vont faire comme quelque chose qui relève à la fois de l'expérience de laboratoire, de la recherche et de la confrontation à la pratique. Expérimenter c'est mettre en actes des idées, c'est incarner une vision du monde. C'est prouver la force agissante d'une conviction (oui, l'altruisme peut être moteur de transformation et d'action), c'est démontrer la fausseté d'un théorème (l'homme est un être mû par son seul intérêt personnel), c'est établir une autre vérité. « Seul est vrai ce qui est fructueux » : cette sentence de Goethe, les créateurs de La NEF en ont fait l'étalon selon lequel établir la pertinence de leur action. Ils essaient de construire quelque chose, ils mettent en mouvement un processus, commencent petitement en travaillant sur un cas d'école qu'ils reproduiront ensuite à plus grande échelle et dans un contexte différent et dont ils mesureront les résultats : « Ce que nous avons fait est-il fructueux ou non fructueux ? » Si les fruits sont là, l'affaire est gagnée, l'on peut continuer, aller plus loin, communiquer à d'autres la bonne nouvelle qu'en aucun cas on ne gardera pour soi seul. Le travail engagé est fait au bénéfice de tous, s'adressant, pour reprendre une dédicace d'Henri Nouyrit, un autre des fondateurs de La NEF, « *aux citoyennes et citoyens qui au cœur de la société civile veulent être fraternels dans la vie pratique, égaux dans le droit et libres dans la pensée.* »¹

(1) Dédicace de *Fraternité, Égalité et Liberté, Actualité de la pensée sociale de Rudolf Steiner* d'Henri Nouyrit, éditions Triades, 2002, page 5.

Guérison

« On est actuellement frappé par l'abondance et souvent la grande qualité des analyses de la situation contemporaine du monde (...) Or, on peut être non moins frappé par la faiblesse des propositions aussi bien pour penser que pour réaliser les transformations nécessaires pour assurer l'avenir même de la société humaine. » Faisant cette constatation en 2002, Henri Nouyrit cite en exemple un article de Stanley Hoffmann, professeur de civilisation française à l'Université de Harvard, paru dans *Le Monde* et intitulé : « Le triste état du monde ». *« Nous avons là une description et un bilan très détaillés et extrêmement pertinents (plus d'une page entière du Monde) d'une situation de notre société considérée par son auteur comme catastrophique. »* Henri Nouyrit commente : *« Mais qu'en est-il de ses idées sur ce qu'il faudrait faire pour « en sortir » ? Elles tiennent en vingt lignes, nous renvoient à deux autres professeurs américains dont il ne nous dit presque rien, dont nous percevons tout au plus qu'ils entretiennent un débat sur le degré nécessaire d'intervention de l'État et sur le rôle de « l'individu comme être capable de raison et acteur social » ! On n'a donc rien appris. »*

Henri Nouyrit ne sacrifie nullement ici à un anti-intellectualisme qui ne lui ressemble guère (il salue du reste au passage Pierre Bourdieu), mais met le doigt sur nos incapacités à avoir des pensées agissantes. Devant le mal (« le triste état du monde » du professeur Hoffmann), il faut trouver les remèdes et apporter la guérison. Une métaphore qu'on retrouve ailleurs dans les interventions des acteurs de La NEF qui, sous cette formulation, affichent leur volonté d'une transformation sociale « fructueuse » qui passe par l'effort de chacun. *« L'économie « objectivement fraternelle », écrit encore Henri Nouyrit, suppose une évolution intérieure des acteurs, pour conduire à une transformation profonde des rapports entre les personnes. Cela ne s'opère que par l'implication personnelle dans un processus en quelque sorte pédagogique. »* Chacun de ces mots a son importance. Le « processus en quelque sorte pédagogique » n'est-il pas l'expérimentation grandeur nature effectuée avec la création

des outils financiers opérée tout au long de sa vie par La NEF ? « L'implication personnelle » n'est-elle pas la traduction sociale de l'altruisme dont chacun a besoin pour se révéler à lui-même dans sa relation avec les autres ? « L'évolution intérieure des acteurs » n'évoque-t-elle pas cette dimension spirituelle que les Allemands nous invitent à ne pas assimiler à la religion ? La réponse aux maux de la société, disent en substance ceux qui ont la prétention folle d'inventer une autre façon d'être banquiers dans un monde où ce métier incarne justement les dérives et les désastres d'un système économique sans foi ni loi, la réponse aux maux de la société est entre nos mains. Il faut, la formule est toujours d'Henri Nouyrit, participer fort, parler vrai, agir juste. « *On a besoin, dit-il encore, que les pensées soient vivantes et s'incarnent dans des réalisations guérissantes.* » ² Une pensée vivante, une réalisation guérissante : en voici donc une, dont l'histoire commence, comme souvent, par une rencontre.

(2) Henri Nouyrit, *Fraternité...*, pages 16, 17 et 18.